Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 34 (1974)

Artikel: Quelques remarques sur les réformes éducatives et la condition humaine

Autor: Hersch, Jeanne

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-883228

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Philosophie und Reformen des Bildungswesen
La philosophie et les réformes actuelles de l'enseignement et de la culture

Symposium der schweizerischen philosophischen Gesellschaft
in Luzern am 24. Februar 1974
Symposium de la Société suisse de philosophie
à Lucerne le 24 février 1974

QUELQUES REMARQUES SUR LES RÉFORMES ÉDUCATIVES ET LA CONDITION HUMAINE

par Madame Jeanne Hersch, professeur[1]

Nous vivons aujourd'hui non seulement une crise politique très grave, mais encore une authentique crise de civilisation. Nous avons affaire à des tentatives de coupure radicale avec le passé, coupure que certains voudraient irrémédiable.

L'unanimité sur des clichés

Il se produit actuellement un phénomène rare: la plupart de ceux qui se servent des mass media sont entraînés vers une sorte d'unanimité sur des clichés. Malgré les différences apparentes et les pseudo-discussions, il y a beaucoup plus d'unité dans les opinions exprimées à la radio, à la télévision et dans la presse que dans l'ensemble de la population. Jamais encore on n'a assisté à un divorce aussi profond entre ceux qui s'expriment par les mass media et ceux à qui ces derniers s'adressent. La masse de lettres qu'il m'est arrivé de recevoir après certaines émissions en témoigne: des personnes qui ne peuvent pas s'exprimer par les mass media protestent contre ce qu'elles entendent à la radio ou à la télévision.

---

[1] Texte reproduit à peu près tel qu'il a été prononcé en guise d'amorce à la discussion. On lui a gardé son caractère oral.

Un élément non négligeable de cette situation me semble être l'intimidation qui règne au niveau des mass media. Ceux qui s'en servent osent à peine émettre un avis qui ne soit pas conforme à l'opinion dominante. L'intimidation par le consensus fait qu'on s'arrange pour penser à peu près comme les autres sur l'essentiel. Cela ne signifie pas qu'on dissimule sciemment ses opinions, mais que par une «cuisine intérieure» dont les intellectuels sont familiers, on se met à penser comme on croit qu'il faut parler ou écrire.

La philosophie face au monde en crise

Face à la crise de civilisation, que fait la philosophie? Quand elle ne fait pas de la propagande au service de ce consensus à un niveau nullement philosophique – elle est simplement absente. D'un côté, elle se réfugie dans des superfinesses byzantines. Ainsi, un des philosophes les plus doués de notre époque dispute longuement sur la différence entre le mot «diffé*r*ence» et le mot «diffé*r*ance». Qu'il ait quelque chose de philosophiquement important à dire, je ne le nie pas, mais il pourrait le dire de façon plus directe, sans ces extraordinaires détours par de mystérieux sentiers. D'autre part, la philosophie s'abandonne au besoin d'originalité à tout prix qui caractérise, lui aussi, notre temps; elle met en vedette des éléments secondaires, ou de simples détails, qui, même s'ils sont parfois justes, éclipsent des vérités premières et bien plus importantes. Ainsi est-on tout heureux quand on a trouvé, par exemple chez Platon, un paragraphe permettant de proposer une interprétation encore inédite sur un point secondaire. Mais on oublie que, selon l'enseignement de Platon, le philosophe a quelque chose à dire dans la cité et dans l'éducation, quelque chose qui n'est pas de la propagande. C'est pourquoi le livre que je veux écrire, et qui n'est encore que dans ma tête, sera d'une extrême banalité. Je pense en effet qu'il y a des vérités banales, mais oubliées, qui sont aujourd'hui bonnes à dire, si on ne tient pas avant tout à briller.

La tâche de la philosophie

La tâche de la philosophie est d'exercer son sens critique sur les points qui, dans la propagande actuelle, semblent aller tellement de soi que personne n'ose les mettre en question.

Il y aurait beaucoup à dire en cette matière. Je me contenterai de

donner quelques exemples, quelques chiquenaudes pour susciter la réflexion autour de prétendues évidences. Certes je ne prétends nullement que tous les philosophes doivent penser comme moi ; il m'importe simplement de soulever à ma manière un certain nombre de problèmes que les philosophes devraient au moins examiner et au sujet desquels les autorités responsables de l'éducation devraient interroger les philosophes. Ceux-ci devraient aider à distinguer dans chaque problème les données de fait et les éléments qui, ne relevant pas des faits, dépendent de la réflexion et de l'appréciation.

Le préjugé d'avoir réduit à l'univocité des notions essentiellement complexes et problématiques

La pensée contemporaine opère comme si on savait parfaitement ce qu'est l'homme, la société ou l'histoire. On s'interroge sur les qualités de telle ou telle société, mais on ne se demande guère ce qu'est l'homme, ce que c'est qu'une société, ce que peut être le rapport entre l'homme et une société, entre l'homme et l'histoire. Et qu'est-ce que l'histoire? A entendre parler certains, elle serait autosuffisante. Mais une simple succession de faits ne constitue pas une histoire. Ici les philosophes devraient mettre en garde contre une fausse évidence.

Le rapport entre la permanence et le changement

La philosophie doit faire porter sa critique sur son plus vieux problème, celui du rapport entre la permanence et le changement; elle doit rappeler que le changement ne fournit jamais de sens, mais qu'il a au contraire besoin d'un sens qui lui vienne d'ailleurs. Autrement dit, le changement est au service du sens, et le sens ne vient au changement que du permanent. – On considère aujourd'hui que la notion de progrès est «dépassée»; on l'a renvoyée aux vieilles lunes de l'optimisme du dix-neuvième siècle, mais on l'a remplacée par le terme de «changement».

En 1968, beaucoup de gens, notamment de grands professeurs, se sont ralliés au mouvement, uniquement parce qu'ils escomptaient obtenir enfin, à la faveur des bouleversements, les changements qu'ils réclamaient depuis longtemps pour leurs conditions d'enseignement, à juste titre, mais sans aucun succès. Cela montre qu'un certain immobilisme est complice d'une valorisation aveugle du changement. – Au-

jourd'hui, le changement est valorisé comme tel: on est «pour le changement»; il faut le changement. Mais on ne se demande pas *quel* changement on veut. La question de savoir ce qu'on veut supprimer et par quoi on veut le remplacer semble secondaire. Ainsi on est entraîné dans une lutte des classes d'un genre nouveau: d'un côté les futuristes et de l'autre les troglodytes. Dès que vous n'êtes pas «pour le changement», vous êtes classé parmi les troglodytes.

Excusez-moi d'employer des catégories aussi sommaires. Si nous voulons avoir prise sur la réalité contemporaine, il nous faut la voir non seulement dans sa complexité, mais aussi dans sa simplification.

Avec le changement, le futur est valorisé comme tel; le futur a pris la place de la source intemporelle de toute valorisation. Au lieu de chercher la valeur dans le domaine qui transcende le temps, c'est-à-dire dans le permanent qui donne son sens au changement au fil de l'histoire, on cherche la source de la valeur dans un futur qui n'existe pas encore, mais qui est tout aussi temporel que le passé. – Qu'est-ce que ce futur? Comme personne ne le connaît, on devient prophète. Or, ce fut un des combats essentiels de la philosophie que de refuser les prophéties, contraires aux conditions temporelles de la vie humaine. Les philosophes n'ont pas été des prophètes. Même Hegel, qui s'est situé en quelque sorte au point de vue de Dieu, au sommet de l'histoire, a eu la prudence et l'authenticité de se limiter à son présent, considérant que le sommet de l'histoire c'était son présent, qu'il connaissait.

Au contraire, ceux qui cherchent la valeur dans le futur prétendent implicitement connaître ce futur. Une pareille détermination du futur est extrêmement problématique. On croit pouvoir distinguer ce qui est orienté vers le futur et ce qui est «réactionnaire», orienté vers le passé. En réalité, les choses ne sont pas si claires. Le futur n'est pas toujours celui qu'on croit. Qu'il suffise de rappeler que dans un passé pas très lointain «la révolution nationale-socialiste» incarnait pour beaucoup d'esprits le futur, contre le conservatisme de ceux qui voulaient maintenir les structures démocratiques libérales. – Il en va de même dans «l'avant-garde» prétendue des arts. Il n'y a pas si longtemps, on croyait que dans les arts plastiques il n'y avait d'avenir que pour les arts non-figuratifs. Maintenant, il ne suffit plus de présenter l'image réelle d'un objet, il faut lui substituer l'objet lui-même. Qui peut dire laquelle des deux tendances va davantage dans le sens du futur?

Il incombe donc aux philosophes de montrer que le rapport entre faits et valeur est faussé dès qu'on le situe au niveau du temps. *La confusion entre l'éternel et le futur a pour conséquence la confusion des eschatologies.* La différence se voile entre, d'une part, les eschatologies de type marxiste, qui placent la fin de l'histoire, le terme du progrès, son sommet parfait, dans le temps, et d'autre part, celles qui situent la fin de l'histoire hors du temps, dans une perspective qui *peut* alors être chrétienne. Le mélange des deux perspectives engendre dans la pensée contemporaine une série de confusions, permettant d'étranges rapprochements entre marxistes et chrétiens. – Même s'ils ne pensent pas du tout comme moi, la tâche des philosophes est d'élucider ces problèmes.

Indétermination des visées et idéalisations irréalistes

Malgré l'abondante littérature qui, au cours des dernières années, a traité du changement, la description de ce qu'on entend mettre à la place de l'existant reste très vague. Même quand la critique de ce qui existe est très précise, le nouveau vers lequel on tend apparaît extrêmement indéterminé. Or, une telle indétermination permet de dangereuses idéalisations, qui n'ont plus rien à faire avec le réel. Ce qui caractérise le rêve par rapport à la réalité, c'est que dans le rêve peuvent coexister des choses qui dans la réalité ne sont pas compossibles.

Le problème des compossibles

Au niveau des slogans, les hommes de notre époque négligent généralement le problème de savoir quelles choses sont possibles ensemble, c'est-à-dire le problème des «compossibles» – pour utiliser un terme leibnizien. On ne se demande pas: si nous réalisons telle chose qui paraît souhaitable, qu'est-ce que cela entraîne inévitablement, et acceptons-nous ces implications? Au contraire, on fait semblant de pouvoir réaliser à la fois tout ce qui satisfait tout le monde sur tous les plans.

Cela me rappelle une remarque d'Alfred Sauvy qui disait que nous avions résolu presque tous les problèmes que la guerre nous avait légués excepté un: le problème du logement. Pourquoi? Parce que chacun veut avoir sa petite maison individuelle avec un jardin aussi grand que possible, tout en se trouvant tout près de la gare, de la poste, de l'école et des grands magasins. – Ce n'est pas la faute du capitalisme si cela n'est pas possible! Il y a, certes, des choses qui tiennent au capi-

talisme, mais il faut distinguer ce qui tient à un type particulier de société – par exemple au capitalisme – et ce qui dépend du temps, du lieu, ou de la condition humaine, ou d'autre chose encore. Il est aberrant de croire, par paresse de pensée, que ce qui appartient à la condition essentielle de l'homme pourrait disparaître une fois qu'on aurait bâti une nouvelle société. Certains demandent «le paradis tout de suite», comme si une révolution pouvait abolir la souffrance et la mort.

Et la philosophie? Elle assiste à cette confusion des idées sans agir. Certains trouveront peut-être cette indifférence sublime. Quant à moi, je ne crois pas qu'elle puisse se permettre de continuer à s'enfermer dans ses cercles comme Archimède lorsqu'on assiégeait sa ville, car il s'agit aujourd'hui de la prise d'assaut d'une civilisation.

La démocratisation des études

La démocratisation des études est un autre point sur lequel la réflexion philosophique devrait s'exercer, car c'est également une notion complexe dans sa nature, ses enjeux et ses fins.

Elle semble liée à un idéal égalitaire. Mais, en réalité, elle l'est aussi peu que la déclaration universelle des droits de l'homme. Celle-ci a pour premier principe: «Tous les hommes sont égaux en dignité et en droit». Jamais elle n'a déclaré que les hommes sont égaux au niveau des faits, égaux en force, en beauté, en intelligence ou en dons. Ce serait un mensonge. Les hommes sont inégaux en tout, excepté en ce qui fait leur mystère d'homme, c'est-à-dire en tant qu'êtres libres, responsables, et éclairés par leur raison. En cela seulement ils sont tous «égaux en dignité et en droit».

La démocratisation des études est destinée à établir une égalité des chances au départ. Elle va nécessairement de pair avec une sélection plus sévère, mais plus juste. Il est absurde, contradictoire et mensonger de prétendre abolir la sélection au moment où l'on s'applique à démocratiser les études. – J'ai grandi en milieu socialiste; toute petite je demandais à mes parents, qui, dans une société juste, ferait les sales travaux. Dans une telle société, les hommes chargés de ces sales travaux seraient plus malheureux que dans la nôtre: une société juste est une société sans échappatoire: celui qui est resté en arrière – il y a des hommes qui restent en arrière – n'y a plus l'alibi des conditions défavorables. L'histoire tend à réaliser une société de plus en plus juste,

donc – en un sens – de plus en plus dure. Mais on ne réalisera jamais une société parfaitement juste; par conséquent, il restera toujours un petit peu d'alibi. Grâce à ce petit peu d'alibi, les hommes continueront à vivre.

Dans le rapport Faure[1] on trouve une idée qui comporte, à mon avis, une vérité d'un côté et quelque chose de faux de l'autre. M. Faure préconise de séparer l'un de l'autre le niveau de formation et le statut professionnel et social. Mais que dirait un docteur en physique qui devrait aller faire des paquets de chaussures dans un grand magasin?... Cela ne paraît pas praticable, et dans ce sens, je trouve la proposition Faure irréaliste. Mais dans un autre sens, elle comporte quelque chose de juste. Certes, il faut que s'accomplisse – peut-être est-ce utopique – une conversion dans l'esprit des gens au sujet des hiérarchies des travaux, afin qu'ils considèrent effectivement que tout être humain, même s'il fait des paquets dans un magasin, a droit – en tant qu'être humain – au maximum de culture qu'il peut absorber. C'est pourquoi je ne pense pas que l'argent des citoyens ait été gaspillé du fait qu'un certain nombre d'étudiants, à l'université, ne finissent pas leurs études. Ce qui importe, c'est qu'un peu de culture ait été diffusé. Les étudiants en question auront des enfants, auxquels ils transmettront quelque chose. Ainsi, le niveau culturel s'élèvera. Le niveau de notre richesse nous permet le luxe de ces «déchets» universitaires. J'estime donc que M. Faure a profondément raison dans ce sens, mais je ne pense pas qu'on puisse généraliser et institutionnaliser sa proposition.

Ici se pose un problème de compossibilité: est-il possible de dire que tout le monde doit aller à l'université, atteindre le niveau intellectuel optimum, sans que cela signifie qu'il faille constituer parallèlement une caste d'esclaves, par exemple de travailleurs étrangers? En réalité, l'un ne va pas sans l'autre, mais qui peut accepter une telle solution?

Le but de la démocratisation ne doit pas être de procurer un «standing» social (sinon il faudrait plutôt la freiner); elle doit favoriser l'épanouissement de toutes les facultés qui sont au service de la liberté essentielle de l'homme – ce qui n'est d'ailleurs pas nécessairement le bonheur! Plus un homme est libre, plus il voit de problèmes, plus il a le sens du tragique, et plus le tragique de la condition humaine lui apparaît.

---

[1] *Apprendre à être*, rapport international sur l'éducation, Fayard-Unesco, 1972.

La prétention généralisée à la créativité

Les philosophes devraient en outre dire des vérités impopulaires sur les prétentions à ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la «créativité».

Dans la nouvelle loi genevoise sur l'université, on n'avait d'abord pas osé mentionner «la transmission des connaissances», dans le paragraphe où étaient énoncées les fins de l'université! Cela est significatif du credo actuel, selon lequel tout le monde naît doué d'un pouvoir créateur et de sens critique, qui sont ensuite mutilés par l'école et les études. (Je me demande d'où jaillissent alors miraculeusement, comme par génération spontanée, tant d'éléments critiques dans nos universités!)

Par suite de cette prétention à la créativité universelle, on estime que si certains individus méritaient l'admiration plus que d'autres, ce serait humiliant pour les autres. (Pourtant, ils auraient la joie et le privilège d'avoir quelqu'un à admirer!) Les étudiants qui entrent à l'université en se croyant candidats au prix Nobel, et qui en sortent candidats à l'enseignement secondaire, sont d'emblée malheureux et amers. Une des grandes sources du malheur contemporain est l'amertume qu'inspire la prétention initiale, nourrie par les clichés actuels.

Sur ce point les philosophes doivent rappeler que la créativité ne serait rien sans le support d'une culture continue qui doit être transmise à chaque génération, que l'histoire humaine et ses changements résultent de la transmission, de la continuité et de la fidélité. Pour que «changer» ait un sens, il faut qu'on puisse se référer à quelque chose qui est substance, sous les accidents et les renouvellements.

Les situations-limites

J'en viens enfin à ce que mon maître Karl Jaspers appelait «die Grenzsituationen» (les situations-limites). Ce sont les données inévitables de la condition humaine, et j'y ai fait allusion tout à l'heure. Chacun d'entre nous naît de certains parents, à une certaine époque, en un certain lieu, sans qu'il ait pu choisir. Il vivra avec les besoins humains, il souffrira et il mourra. Tout homme résulte d'un emmêlement entre le biologique et le social, qu'il est impossible de distinguer radicalement, d'autant plus qu'il se produit probablement déjà avant la naissance. – Ces «conditions-limites» ne sont pas dues à la «mani-

pulation», elles sont inséparables de la condition humaine. Sans elles, il n'y aurait pas d'hommes et, par conséquent, pas d'avenir, pas de changements accomplis humainement; il n'y aurait ni choix, ni histoire, ni sens.

Ces vérités ont été oubliées, notamment par nos «sciences» humaines, qui ne sont pas proprement des sciences, même si elles contiennent des éléments scientifiques. Elles ont été gonflées et sophistiquées. Une des conséquences en est que les jeunes descendent dans la rue en réclamant «le bonheur tout de suite». On semble oublier qu'avant les sciences humaines d'innombrables poètes, philosophes, moralistes et psychologues du passé ont souligné ce fait fondamental: le bonheur n'est pour l'homme qu'une visée. Quand il le saisit, ce n'est déjà plus le bonheur parce que l'homme tend déjà vers autre chose. Platon ne faisait-il pas d'Eros le fils aussi du manque, et pas seulement de la plénitude?

Il importe que les philosophes rappellent ces vérités élémentaires oubliées de nos jours. Elles ont une incidence sur les programmes d'études des écoles et des universités, sur le rapport des maîtres avec les élèves, sur les conditions de l'enseignement, comme d'ailleurs sur tout l'ensemble de la vie individuelle et collective.

En conclusion, j'affirme que la réflexion philosophique est indispensable dans le monde d'aujourd'hui. Elle doit nous empêcher de sombrer dans une superstition scientifique qui est le contraire de la science, et qui cache les vérités de la condition humaine.

ZUR PHILOSOPHIE DER AKTUELLEN REVOLUTION DES ERZIEHUNGSWESENS

von Hermann Lübbe

I.

Der Bedarf an Philosophie wächst mit dem Tempo des sozialen Wandels und des ihn heute primär bedingenden wissenschaftlich-technischen Progresses. Die Leistungskraft der elementaren Orientierungssysteme, die unser Wirklichkeitsverhältnis stabilisieren, nimmt ab, wenn die Wirklichkeit sich gleichsam unter der Hand ändert. Die Folge sind Orientierungskrisen, und Orientierungskrisen provozieren